

L'INVENTION DE LA MÈRE

MARCO PEANO

L'INVENTION DE LA MÈRE

roman

Traduit de l'italien par
AURÉLIE BONTOUT-ROCHE
et
ANAÏS BOUTEILLE-BOKOBZA

PHÉBUS
LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

Titre original :

L'invenzione della madre

© Marco Peano, 2015.

Pour la traduction française :

© Libella, Paris, 2017.

I.S.B.N : 978-2-7529-1088-2

À mon père

«L'histoire de cette détérioration de ma mère est, à certains égards, l'histoire de sa vie. Et l'histoire de la mienne est conditionnée par la sienne, par l'histoire de sa détérioration. C'est l'histoire qui détermine toujours ma perception de moi-même et des autres dans le monde. C'est l'histoire, ou du moins mon rôle dans l'histoire, qui me permet de ne jamais perdre ma mère.»

Donald Antrim, *La Vie d'après*,
traduit de l'anglais (États-Unis)
par Francis Kerline,
Éditions de l'Olivier, Paris, 2008.

1

MATTIA
(L'ANNÉE D'AVANT)

La fête

Sa mère allait rentrer. Après plus d'un mois à l'hôpital, tout était prêt à la maison pour l'accueillir: Mattia et son père avaient veillé à chaque détail.

C'était le mardi 1^{er} février 2005; l'air était froid, mais il y avait du soleil. Tout semblait léger.

Debout devant la chambre d'un hôpital de province, ils attendaient les brancardiers: des bénévoles – peut-être marqués par un deuil personnel – qui offrent de leur temps à ceux qui en ont besoin. Ils sont chargés de préparer la civière pour le transport du patient de chez lui à l'hôpital (c'est un triste voyage) ou, comme c'est le cas pour la mère de Mattia, de l'hôpital jusqu'à chez elle (et c'est un voyage gai). Ils se déplacent toujours strictement par deux – en général, l'un a de l'expérience, l'autre apprend.

Cette fois, les brancardiers étaient un jeune homme et un homme âgé, et aux yeux de Mattia, même la couleur vive de leurs uniformes semblait célébrer la fin de l'hospitalisation. Avec mille précautions, ils avaient protégé la mère en l'enveloppant d'une couverture épaisse et rugueuse. Elle ne devait en aucun cas prendre froid.

À peine sortie de l'hôpital, l'ambulance devait se diriger vers la maison de la patiente. Un mouvement en miroir (mais au ralenti, avait pensé Mattia) par rapport à celui qui l'avait amenée jusque-là.

Après une dernière inspection de la chambre – rien ne devait rester derrière elle, pas même un mouchoir –, Mattia suivit sa mère. Elle était allongée sur un brancard que poussait le jeune homme en uniforme ; ils traversèrent le couloir, prirent l'ascenseur et atteignirent enfin la sortie.

Il n'oublierait jamais l'exactitude avec laquelle les rayons du soleil, à peine la porte s'était-elle refermée sur lui, s'étaient posés sur le visage de sa mère. La lumière était parfaite, elle rehaussait la blondeur de ses cheveux clairsemés et éclairait les traits de son visage, telle une caresse ; sa mère lui sourit, puis fit une réflexion anodine sur la journée.

La fête se poursuivait à la maison. Le père de Mattia avait invité quelques amis : des couples avec lesquels, durant des années, sa femme et lui avaient partagé des expériences, comme celle d'avoir des enfants, de telle sorte que parmi les convives se trouvaient quelques jeunes de l'âge de Mattia. Ainsi que sa petite amie, bien sûr.

Ils étaient tous réunis autour de la table de la cuisine, sur laquelle étaient posés des verres de mousseux (le service des grandes occasions, celui que la mère ne voulait jamais utiliser parce qu'aucune ne lui semblait suffisamment *grande*) ainsi qu'un gâteau où son nom était écrit en lettres en chocolat, suivi des mots : BON RETOUR PARMIS NOUS. Son prénom que certains, se trompant, prononçaient avec un O, au lieu d'un A.

La grand-mère de Mattia – la seule qu'il lui restait, un peu fanée, mais encore lucide – était accompagnée de son auxiliaire de vie. Lorsque sa fille était hospitalisée, son état de santé ne lui avait permis de lui rendre visite que deux ou trois fois, et à présent, elle présidait la table avec fierté : elle triturait son foulard d'une main mal assurée et l'auxiliaire le lui réajustait en susurrant dans sa langue anguleuse quelque chose qui sonnait comme un reproche débonnaire. La jeune

filles qui s'occupait d'elle depuis quelques années ne cessait de s'assurer que la vieille dame était présentable. Émue de pouvoir à nouveau embrasser sa fille, elle avait renflé, ce qui avait fait couler le léger maquillage avec lequel elle avait voulu s'embellir. Désormais, il lui fallait faire attention à ne pas se salir avec le gâteau.

Les uns après les autres, les invités des parents s'en allèrent, puis sa petite amie, et enfin sa grand-mère, escortée par son auxiliaire, rentra à son tour chez elle. Ils se retrouvèrent tous les trois, à la cuisine, au milieu des verres de mousseux à moitié vides et des assiettes sales. Le père et le fils, debout, la mère, assise dans son fauteuil.

Tu as vu ? dit-elle, sans qu'on sût à qui elle s'adressait, même l'ingénieur était là.

C'est parce que tout le monde t'aime, répondit son mari avec une assurance forcée.

Mattia acquiesça.

Puis sa mère tenta de se lever, en vain.

C'est alors que Mattia se dressa d'un bond, se jetant presque sur elle. Fais attention, dit-il. Peut-être que nous devrions... – puis, il se tut, foudroyé par le regard de son père.

Ils la soulevèrent par les aisselles, chacun d'un côté, puis avec une infinie patience – un pas après l'autre, tirant la chaise à côté d'eux lorsqu'elle se disait fatiguée –, ils l'accompagnèrent à côté.

Quelques heures plus tôt, quand les invités étaient arrivés, la mère était déjà assise dans son fauteuil. Les bavardages futiles, l'évocation des souvenirs : tout suggérait une impression de normalité.

Pourtant, rien n'aurait plus jamais les contours rassurants d'une fête de famille : la légèreté affichée ce jour-là était artificielle, Mattia et son père étaient les principaux metteurs en scène de cette mascarade et de toutes celles qui suivraient.

Certes, la mère de Mattia avait quitté l'hôpital pour rentrer chez elle, mais de toute évidence, c'était pour y mourir.

Elle dort encore

Chaque jour, Mattia se lève avec la certitude et la peur que ce qui est devenu son quotidien (un quotidien qu'il n'aurait pas accepté en d'autres temps) est sur le point de disparaître.

Quand il a dormi dans son lit, il existe un moment suspendu qui lui permet de feindre que rien de tout cela n'est réel. Mais quand il pose les pieds sur le sol, le contact avec le parquet en bois de sa petite chambre d'enfant le renvoie à aujourd'hui. Il ignore délibérément la chambre à coucher de ses parents – vide – et en descendant, il croise d'abord le chat, qui vient se frotter affectueusement contre ses jambes pour lui dire bonjour; puis il aperçoit son reflet dans le miroir de la salle de bains. Enfin, il retrouve son père dans la cuisine : un café à moitié bu devant lui, la télé allumée sur les prévisions météorologiques et une cigarette déjà éteinte qui empeste dans le cendrier.

(Au réveil, quelques secondes après avoir ouvert les yeux, Mattia aimerait bien les refermer pour ignorer la journée qui l'attend. Mais il suffit d'une esquisse de progrès – le frémissement inattendu de ce corps métastasé, par exemple – pour que la journée soit qualifiée d'« agréable ».) Si bien que le soir, il cherche à retarder l'heure du coucher par tous les moyens : il mange des biscuits, échange quelques textos avec sa petite amie, met de l'ordre dans ses innombrables cassettes vidéo.

Comment s'est passée la nuit? demande Mattia.

Le père hausse les épaules et fait une grimace. On dirait

Jean-Paul Belmondo en plus vieux, et plus gros, parce que ce n'est pas à proprement parler une ressemblance physique : on dirait un homme qui dans sa jeunesse se prenait pour Jean-Paul Belmondo.

Mattia prend son petit déjeuner en silence, tandis que le présentateur météo annonce que, malgré un printemps capricieux, il ne faut pas désespérer.

Je vais à côté, dit-il ensuite, posant dans l'évier les tasses et les petites cuillères.

Alors seulement le père se décide à prononcer les premiers mots de la journée : elle dort encore.

À côté, c'est ainsi que Mattia et son père ont pris l'habitude d'appeler la petite construction qui, depuis le retour de la mère à la maison après sa dernière hospitalisation, l'accueille elle et sa maladie. Un édifice construit une dizaine d'années auparavant dans la grande cour : près du bureau du père, à la place de l'ancien poulailler, se dresse une sorte de dépendance dotée d'une salle de bains et d'une cuisine. Adolescent, Mattia y organisait des fêtes et profitait de cette façon – sous la soi-disant surveillance de ses parents, rassurés d'avoir leur fils à la maison – d'un espace de liberté où s'amuser. C'est dans cette construction que Mattia a commencé à découvrir le monde.

La mère, incapable d'affronter les trois volées de marche pour rejoindre la chambre matrimoniale, est à présent confinée dans cette dépendance. Comme si les quelques mètres de distance entre ce lieu et la vraie maison – combien y en avait-il, dix ? – pouvaient contenir la douleur. À côté. Le dire, c'est presque déjà la penser *de l'autre côté*.

La dépendance est devenue un lieu où père et fils, à tour de rôle, dorment sur le canapé-lit à côté du lit au matelas orthopédique où la mère se repose. Ils veillent la mère, l'épouse, pour un temps qui, même s'il en a toutes les caractéristiques, ne sera pas infini.

(Il existe des preuves de la présence de sépultures qui remontent à l'âge de pierre : on tenait les morts à distance, de peur qu'ils ne reviennent.)

Dès que Mattia sort de chez lui, il rencontre des gens qui lui demandent des nouvelles. Depuis ce court après-midi où ils ont fêté ensemble le retour de la mère, personne – excepté ses amies qui viennent lui rendre visite de temps en temps – ne l'a plus vue, aussi les gens se perdent en conjectures.

Le fils, comme un bon élève qui récite sa leçon, gère ce petit assaut en leur fournissant un rapport précis. Il ne se rend pourtant pas compte qu'il adapte chaque fois sa réponse : il déjoue les attentes de ses interlocuteurs, les dépiste. Plus Mattia lit dans leurs yeux un scepticisme sur les chances de survie de sa mère, plus il tend à minimiser la férocité de la maladie, débitant les probabilités de réussite du traitement. Moins son interlocuteur semble percevoir la gravité de la maladie, plus il souligne la perte d'espérance et l'éloignement d'une possible rémission.

Avec le temps, il a mis au point des stratégies de plus en plus sophistiquées pour dissimuler la vérité. Il ment à sa mère, à sa petite amie, à sa grand-mère – peut-être la seule à croire que les choses puissent s'arranger – et, même à lui-même.

(Mattia a vingt-six ans. Il en avait dix-sept quand sa mère a découvert sa maladie. Neuf ans se sont écoulés depuis – plus de cent mois. Aujourd'hui, elle a cinquante-quatre ans, et elle les aura pour toujours.)

La longue dernière année

Ce soir, la mère et le fils dînent ensemble *à côté* : deux assiettes préparées sur le plateau d'un chariot roulant,

identique à ceux que l'on trouve dans les hôpitaux, acheté dans un magasin de matériel orthopédique.

Durant le repas, la mère reste sur le lit, mais assise. Ses jambes, gonflées par une mauvaise circulation, pendent d'un côté du matelas, comme si elle allait descendre de son lit et se mettre soudain à marcher, à la surprise générale. Un bavoir est attaché à son cou, afin qu'elle ne se salisse pas, ni ne salisse les draps. Comme toujours, on lui a positionné trois-quatre coussins dans le dos, qui, calés contre les barrières du lit, forment une épaisseur et lui donnent l'illusion d'être sur une vraie chaise.

(Chaque soir, pendant un an, ils s'observent manger. Leurs modestes rituels du dîner subissent des modifications d'abord imperceptibles, puis de plus en plus évidentes.)

C'est l'heure de la prise de médicaments. Mattia a créé un fichier Word appelé «Médicaments.doc», dans lequel il a recopié les posologies et les noms de tous les traitements que sa mère prend le matin (beaucoup), au cours de la journée (peu) et avant de dormir (beaucoup). Puis il l'a imprimé et a accroché la feuille à côté de la table où se trouvent les médicaments.

En lisant la liste à voix haute, on a l'impression d'égrener un chapelet d'horreurs: Ms Contin, Lactulose, Lasix, Xeloda, Decadron, Thiamazole, Lansoprazole, Alendronate, Fosamax, Levosulpiride, Lopéramide, Mycostatine, Diflucan, Cutacnyl. À côté de chaque nom, y compris les sirops, les gouttes et les traitements qui permettent de supporter les autres médicaments, figurent un horaire, une dose et le nom d'un générique au cas où il ne serait pas disponible en pharmacie. Cette liste est sans cesse actualisée

en fonction de l'évolution de l'état de santé de la mère, des intolérances ou des résistances que développe l'organisme de cette femme en phase terminale. Chaque fois Mattia rouvre le fichier, l'enregistre sous un nouveau nom – Médicaments2.doc; Médicaments3.doc; Médicaments4.doc – (il rêve secrètement d'abuser la mort en la repoussant indéfiniment) et modifie ce qui doit l'être, calibrant les posologies en fonction des nouvelles prescriptions des médecins.

À présent, avec son père, ils préparent la mère pour la nuit. Le matériel nécessaire remplit tout une étagère : bandes, couches, alèses jetables, gazes stériles, sparadraps, eau oxygénée. Il y a aussi une petite bouteille d'alcool dénaturé que Mattia trouve pourtant désagréable : elle dégage une odeur *insistante*.

Ils commencent par la changer : suivant un scénario étudié, la mère s'allonge sur le lit, saisit avec force les barrières du lit (indispensables parce qu'au début elle était terrifiée à l'idée de tomber par terre) et se tourne sur le côté, offrant son dos. Alors Mattia, sachant que cette position lui est tout sauf confortable, décolle rapidement les adhésifs de la couche, la fait glisser vers lui et la jette, lourde d'urine, dans un seau bleu. Il applique un peu de pommade sur la blessure de sa mère au niveau du sacrum (une cicatrice obscène qui heureusement se résorbe petit à petit, due aux prélèvements du liquide cébrospinal infligés par des injections lombaires très douloureuses) et l'étale avec des mouvements concentriques sur cette nouvelle peau qui jusqu'il y a quelques jours était à vif. Puis il vaporise sur le dos, sur les fesses et les mollets un produit miracle : un spray pour éviter les escarres, air glacé qui, en donnant une bouffée de vie provisoire, aide la peau à rester élastique.

Entre-temps, le père a rempli la bassine jaune avec de l'eau tiède et du savon.

(Leur chat gratte le sable de la litière avec ses pattes, renifle sa propre odeur, puis il s'accroupit et fait ses besoins que Mattia se charge ensuite d'aller jeter.)

À présent, c'est au fils de tenir la bassine, tandis que le mari plonge une éponge douce dans l'eau savonneuse, avant de la presser légèrement en la maintenant suspendue sous le nombril de la mère ; l'eau pénètre en petites rigoles entre les plis de la chair, ce qui lui procure une brève sensation de soulagement. L'homme passe l'éponge humide sur la peau et nettoie ainsi la sueur, les traces d'urine, les éventuelles miettes de pain tombées dans les parties les plus intimes de sa femme.

Après l'avoir tamponnée avec une serviette, Mattia conclut l'opération avec un abondant saupoudrage de talc. Il sort une autre couche du paquet, la déplie et quand sa mère l'a enfilée, il la stabilise. (Chaque couche est dotée de deux bandes adhésives, de façon à être ajustée si le premier collage ne s'avérait pas satisfaisant.) Le père, qui s'est déjà débarrassé de l'ancienne alèse, en déplie une autre, et étend avec son fils cette toile imperméable et moelleuse sur son lit.

La mère de Mattia se tourne alors de l'autre côté – la barrière du lit est abaissée pour permettre la manœuvre – et agrippe les hanches de son fils en lui disant : « Tu ne me laisses pas, hein ? »

(Dans *Parle avec elle* de Pedro Almodóvar, il y a la scène de cérémonie d'habillage du torero : avant une corrida, on le voit se vêtir avec soin pour donner ou recevoir la mort.)

Une fois la manivelle furieusement tournée jusqu'à positionner le matelas à l'horizontal, Mattia et son père saisissent la mère sous les aisselles pour la hisser d'un geste énergique, mais non brusque, jusqu'à l'appui-tête.

Toutefois, le malade ne parvient pas toujours à contrôler ses fonctions corporelles. Il peut arriver qu'en plein milieu de la préparation pour la nuit, un spasme involontaire se traduise par un jet tiède d'urine – l'odeur âcre des médicaments qui se manifeste dans les humeurs est quelque chose que Mattia a appris à reconnaître – rendant vain tout le travail préalable.

Alors il ne reste plus qu'à tout recommencer.

L'origine

Mattia et sa petite amie se trouvaient dans une voiture, sur le bord d'une route : il était assis sur la banquette arrière, elle, sur le siège passager. Ils parlaient de la soirée qu'ils allaient passer ensemble, leur haleine se condensant en bulles. Ils attendaient une amie, sortie acheter des cigarettes au distributeur automatique. C'était l'automne 2004, quelques mois avant cette hospitalisation qui avait rendu nécessaire l'aménagement d'un nouvel espace dans lequel accueillir la mère, à son retour.

Soudain le portable de Mattia sonna : un coup de fil de la maison. Il s'apprêtait à répondre au téléphone avec indifférence, sans irritation, ni curiosité. Cependant, il resta immobile, comme si quelque chose le bloquait.

Le moteur de la voiture tournait, le chauffeur s'efforçait d'insuffler un peu de chaleur dans cet habitacle planté au cœur de la province et de la nuit du monde. La sonnerie se faisait de plus en plus insistante, remplissant l'obscurité d'une mélodie standard.

La petite amie de Mattia se tourna vers lui, lui confirmant d'un regard que le portable était en train de sonner : qu'est-ce qu'il attendait ? Mais juste à ce moment l'amie sortie acheter des cigarettes, la propriétaire du véhicule, frappa du doigt contre la vitre. La petite amie la baissa et Mattia entendit à peine la voix de l'amie cherchant à emprunter

vingt centimes ; il était hypnotisé par le bruit du portable qu'il tenait dans sa main et qui d'ici peu cesserait de sonner.

La fenêtre s'était abaissée, grâce à une simple pression sur un bouton – une guillotine à l'envers – et un peu d'air chaud s'était échappé, substitué par de l'air froid qui s'était immédiatement engouffré.

Après avoir fouillé dans son sac, la petite amie de Mattia donna à son amie les pièces qui lui manquaient. C'est à ce moment-là qu'il décrocha. À l'autre bout du fil, la voix de sa mère lui demanda à quelle heure il rentrait (trahissant une pointe d'inquiétude qui n'alerta pourtant pas Mattia, ou alors il feignit de l'ignorer). Et après que son fils lui eut servi une réponse évasive, elle ajouta – simulant une tranquillité de plus en plus vacillante – sur un mode apparemment distrait que *c'était arrivé à nouveau*.

Voilà comment il comprit, sans que sa mère eût besoin d'ajouter quoi que ce soit : elle était encore tombée. Rien de grave, le rassura-t-elle avec douceur, je ne me suis pas fait mal : j'étais en train de monter les escaliers, j'ai dû me tordre le pied.

Quand Mattia eut raccroché, sa petite amie le fixa. Il connaissait bien ce regard, celui qui n'admettait pas de détours, rien que la vérité. Alors Mattia, comme s'il devait confesser une trahison, lui raconta un épisode qu'il lui avait tu.

La semaine précédente, il était dans sa chambre, assis devant son PC. Grâce à un de ces programmes qui permettaient d'obtenir toute la musique imaginable, il écoutait une chanson idiote qu'il venait de télécharger, un tube de l'été.

Il ne pensait à rien en particulier, mais une partie de son cerveau avait enregistré la présence de sa mère dans la pièce d'à côté. Il entendait le grincement des portes qui s'ouvraient et se refermaient, les pas légers de la femme sur les lattes en bois du plancher.

Mattia écoutait le refrain quand il avait perçu un

bruit provenant de la chambre à coucher de ses parents – un bruit *qui n'aurait pas dû être*. Il avait baissé le volume de la musique au moment où elle délivrait son message à coups de «rêve», «mer», tendant l'oreille en direction de la chambre à côté. Il avait appelé sa mère une fois, deux fois, puis s'était levé.

Il l'avait trouvée gisant sur le sol, les mains sur la tête, une entaille profonde à son épaule saignait. Il avait eu peur, mais elle semblait aller bien. Elle avait heurté la table de chevet et s'était blessée.

Je ne sais vraiment pas ce qui m'est arrivé, avait-elle dit, j'ai eu mal à la tête et je suis tombée.

(Dans la chambre de ses parents, il y a un miroir, long, rectangulaire, si l'on recule de deux mètres, on peut s'y voir entièrement. Enfant, Mattia observait en cachette sa mère qui se préparait devant ce miroir avant de sortir. Il se souvient du maquillage qu'elle utilisait pour donner de la couleur à ses joues, mais surtout de celui pour souligner ses yeux : une marque noire entourait leur bleu impétueux. Plus tard, quand sa mère ne serait plus qu'une enveloppe de mère, alitée, Mattia ne retrouverait plus leur couleur.)

Depuis cette première chute, sa mère avait commencé à avoir des douleurs au dos que personne dans la famille n'avait associées, peut-être par superstition, à ses deux précédents cancers.

Cancer. Ce mot avait été répété par eux tous tellement de fois au fil des ans que sa force terrifiante – qui faisait trembler leurs voix quand ils en parlaient – était désormais un souvenir lointain. Mattia s'était convaincu que le cancer était quelque chose qui pouvait être soigné (à condition d'être découvert à temps : c'était le diagnostic tardif et surtout le manque de prévention qui faisaient que les gens en mouraient). Parce que, jusqu'à présent, il en avait été ainsi pour sa mère : le pouvoir féroce de ce mot absolu avait

été désamorcé à deux reprises dans le corps de cette femme qui avait donné naissance à Mattia.

Pourtant ce soir-là, alors que quelqu'un frappait à la vitre d'une voiture et qu'on baissait la fenêtre – un peu d'air chaud s'échappant, aussitôt substitué par de l'air froid –, bien avant de répondre au téléphone qui se refroidissait dans sa main, Mattia avait entrevu le tableau exact de ce qui était arrivé.

C'était juste une chute soudaine de la température : pourtant, c'est ainsi que se produit la mort de chaque organisme.

Guide de la mort en province

Mattia habite dans une ville où rien ne change. Si on la survolait, on croirait voir une maquette aux contours bien définis. D'un côté, il y a une importante carrière d'amiante, une mine désaffectée, désormais inexploitée, où au cours des dernières décennies, tous les habitants de sexe masculin ont travaillé. On trouve de l'autre côté la fonderie – la seule entreprise du pays embauchant les jeunes qui ne sont pas destinés à reprendre le commerce de leurs parents.

Les routes, comme partout dans les villes de province, se rejoignent autour de la place de l'Église, où se tient le marché. Les maisons sont regroupées, semblables à des animaux qui cherchent à se réchauffer : vus d'en haut, les toits forment un agglomérat d'une autre époque qui évoque une certaine fragilité.

S'il était jamais venu à quelqu'un l'idée absurde de réaliser un documentaire retraçant l'évolution topographique de la ville avec le recours du *Time Lapse*, il obtiendrait un

effet statique dans le changement. Il se rendrait compte que dans ce lieu qui se trouve au creux de la vallée, protégé par des montagnes bienveillantes, chaque famille en est au même point depuis des générations. Ceux qui le peuvent reprennent la profession de leurs parents et de leurs grands-parents : boucher, agriculteur, institutrice, marchand de journaux, laitier. Le long de ces routes mal asphaltées cheminent des personnages qui ruminent, inoffensifs comme les bêtes qu'ils élèvent. Et puis il y en a d'autres qui agressent, écumant de rage, comme les chiens qu'ils ont dans leur cour pour les défendre. Plus au nord, là où les maisons sont plus espacées, on trouve les terres qu'il faut protéger par des testaments et des registres cadastraux, et des vignes où l'on cultive du raisin qui donne un vin dur et mordant.

Le grand-père de Mattia – qui choisit d'entretenir sa famille en travaillant à la carrière d'amiante – fut un des premiers, au village, à tomber malade et à mourir d'un mésothéliome pleural, pathologie causée par une exposition prolongée à l'asbeste.

(Presque aucun des habitants n'ose s'éloigner de la petite ville, comme si ce lieu était frappé par une malédiction dont ils ne pouvaient se libérer. Si l'un d'entre eux – Mattia l'a vu chez quelques-uns de ses amis – fait le choix de partir pour étudier ou travailler ailleurs, d'aller s'établir dans le bourg voisin, il devient suspect. Et s'il décide par la suite de revenir, il ne lui est plus possible de se réintégrer : accusé de haute trahison, il est rejeté par la communauté, on considère qu'il a *failli*.)

Ses parents ont encouragé sans trop de conviction les études de cinéma de Mattia, sa passion. Pourtant, il n'a jamais achevé son mémoire de fin d'études (le document *Mémoire.doc*, à moitié rédigé, dort depuis des années dans les entrailles de son ordinateur, à côté du document *Médicaments.doc*, sans cesse actualisé). Il a caressé l'idée

d'accomplir quelque chose qui le fasse passer pour un individu talentueux. Mattia a réalisé quelques courts-métrages – autoproduits, mais jamais distribués –, il a essayé de participer à quelques festivals, en vain.

Mattia est incapable de se libérer de sa condition de fils ; suivre un master dans la plus prestigieuse école nationale de cinéma aurait pu constituer l'occasion. Mais il a repoussé le moment d'affronter l'examen d'admission : que penserait sa copine s'il devait déménager à huit cents kilomètres de distance ? Où aurait-il trouvé l'agent ? Dans tous les cas, il aurait dû mettre un point final à cette maudite thèse. La maladie de sa mère est désormais l'excuse parfaite pour remettre sa décision à plus tard.

Depuis quelque temps, il a trouvé refuge à trois kilomètres de là, dans un bourg voisin, comme vendeur dans un vidéoclub. Bien sûr, à présent que les cassettes vidéo semblent reléguées au rang d'antiquités, c'est un véritable contresens que d'appeler *vidéoclub* ce magasin de DVD.

D'ailleurs, le mot même de *vendeur* n'est pas facile à manier, et il fait sourire Mattia chaque fois qu'il le prononce – il ne peut s'empêcher de penser à ce film à succès d'il y a une dizaine d'années, *Clerks, les employés modèles* ; c'est un mot qui sonne bien mieux au féminin.

La vérité, c'est que son travail ne l'intéresse pas beaucoup.

Il y est assis toute la journée sur un tabouret, feuilletant des revues d'actualités. De là, il regarde distraitement les films qui s'enchaînent sur le grand écran de télévision, installé sur le comptoir. Les gens entrent et sortent du magasin, lui posent toutes sortes de questions, plaisantent avec lui.

Mattia aime bien s'ennuyer dans la boutique. Il sait qu'il ne pourrait pas y rester indéfiniment, que c'est seulement une pause dans son existence : une manière lâche de passer du temps ; le temps avec rien, c'est tout de même vivre.

(Le mot *vivre* lui semble à présent plus précieux que jamais, il désire l'avaloir, le mélanger à sa salive, le découper

en morceaux avec ses dents pour le déglutir ensuite, le faire sien, l'ingérer, l'assimiler – ne plus le restituer au monde.)

S'il fumait, ce serait le moment idéal

Force est d'admettre que c'est le dernier été dont Mattia dispose pour dire à sa mère tout ce qu'il a à lui dire. Une période douce et féroce à la fois, l'été 2005.

Il se réveille soudain, il fait nuit. Il a laissé la fenêtre ouverte parce qu'il fait très chaud, au loin, un chien aboie.

Il ne se souvient pas de quoi il rêvait, ou plutôt si. Il était chez le glacier, il avait choisi une gigantesque coupelle de glace au citron. Seulement, quand Mattia sortait du magasin, les maisons tout autour étaient brûlées, anéanties : carcasses d'hommes et d'animaux à moitié carbonisés se trouvaient au milieu de la route, sur les balcons, à côté des voitures.

Mattia enfonce la petite cuillère en plastique dans la glace douce et crémeuse : il n'était pas effrayé, autour de lui régnait un silence presque reposant.

Il y avait sur un banc deux corps fusionnés, unis pour l'éternité dans leur baiser. Mattia arrivait à penser dans son rêve qu'il lui semblait visiter les ruines de Pompéi. Mais quand il baissait les yeux, il se rendait compte que sa coupe de glace avait disparu de ses mains.

Mattia se lève du canapé-lit, le souffle coupé, et cherche la réalité des yeux : sa mère dort, à côté de lui, du sommeil de la maladie. À la lueur de la lune, il l'observe respirer, enveloppée dans ses couvertures. Ses cheveux rendus très

fins par la chimiothérapie dessinent des chemins interrompus sur sa petite tête.

Mattia se rend dans la salle de bains : s'il fumait, cela serait le moment idéal pour s'en griller une, il n'a pourtant jamais fumé de sa vie. Il a juste envie de faire un peu pipi, mais il s'assied sur les toilettes et feuillette une revue de jardinage. Paresseux, il ne préfère pas rester debout, même pas pour les quelques secondes nécessaires ; il n'a même pas fait attention qu'il prend chaque jour la même posture au travail.

Son visage au réveil (même s'il a beaucoup dormi) est toujours tordu, quand il se regarde dans le miroir de la salle de bains, il se trouve horrible : les yeux gonflés comme après une cuite, la peau terne.

Depuis quelque temps, quand il est particulièrement fatigué ou nerveux, la vue de Mattia se trouble pendant quelques minutes : la partie centrale de son champ visuel devient floue. Lors de ses crises, on peut remarquer dans son regard une vacuité proche de la douleur. Pourtant, l'opération au laser que Mattia a subie il y a quelques années pour corriger sa myopie ne lui a jamais posé de problème.

Il doit se décider à aller chez l'ophtalmologue, même si son chef, ajustant sa casquette sur sa tête, lui a spécifié que s'il pensait trouver une excuse pour rester chez lui, il n'avait qu'à prendre la porte et au revoir. Or Mattia n'a pas l'intention de renoncer au salaire, si ridicule soit-il, qu'il rapporte chaque mois à la maison ; il est convaincu que le jour où il s'inscrira dans une école de cinéma, cet argent lui sera bien utile.

Chaque matin, au réveil, en observant le chat qui vient vers lui en ronronnant, Mattia pense que cette bestiole

survivra à sa mère – depuis que son état s'est aggravé, le chat n'a plus voulu s'approcher de la dépendance.

Son travail

Quand il arrive au vidéoclub, il pose d'abord son sac à bandoulière derrière le comptoir, puis il allume la télé et glisse n'importe quel film dans le lecteur de DVD.

Son chef n'est presque jamais là, il dit avoir des urgences à régler. Mattia sait très bien qu'en réalité il boit un énième apéritif avec ses amis au bar de la gare. Il l'a aperçu plusieurs fois, ses petits yeux cachés par sa casquette bien enfoncée sur sa tête, en train de picorer des cacahuètes, assis à une table. Les clients le lui ont déjà dit – à présent, ils connaissent bien Mattia, et réciproquement.

Il y a ceux qui ont la carte et louent un DVD toutes les deux ou trois semaines; il y a les plus fidèles qui ont souscrit un «abonnement Gold» et peuvent louer trois DVD par semaine pour le prix de deux; et puis il y a ceux qui ne sont pas inscrits et qui viennent essentiellement au magasin pour acheter un DVD ou un cadeau. Voire pour parler avec Mattia.

Il y a ceux également qui s'abonnent et disparaissent. Ils louent un film tous les six mois: le minimum prévu par le règlement. La carte est gratuite, son renouvellement coûte deux euros. Cela semble idiot, mais pas tant que cela: peu avant l'échéance des six mois, en fait, Mattia envoie un texto qui coûte dix centimes avec le portable de son chef, invitant les clients à louer *au moins* un DVD. La pratique n'est peut-être pas légale, mais ses clients s'exécutent presque toujours, sans protester: louer un DVD pour une durée maximale de quatre heures revient à un euro (la moitié de ce qu'ils dépenseraient pour renouveler leur carte). Ensuite, ils rendent le DVD et disparaissent à nouveau pour six mois.